

L'identité négative chez les jeunes immigrés

Negative Identity and Immigrant Youth

Hanna Malewska-Peyre

Volume 18, numéro 1, printemps 1993

Communautés culturelles et santé mentale II

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/032250ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/032250ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (imprimé)

1708-3923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Malewska-Peyre, H. (1993). L'identité négative chez les jeunes immigrés. *Santé mentale au Québec*, 18(1), 109–123. <https://doi.org/10.7202/032250ar>

Résumé de l'article

Les immigrés vivent plus souvent que les « natifs » des conflits de valeurs. Chez leurs adolescents, ces conflits peuvent mener à la rupture familiale, mais surtout à des sentiments de rejet et à une image négative de soi et des autres. La crise d'identité s'aggrave si les messages envoyés par l'environnement social sont contradictoires ou incohérents. S'ils ont un caractère négatif, l'image de soi est menacée par la dévalorisation. C'est le cas des stéréotypes racistes et des réactions xénophobes. La réponse la plus dangereuse est l'intériorisation de l'image dévalorisée. Des jeunes réagissent agressivement ou refoulent l'expérience raciste en la niant. Pour certains, l'assimilation recherchée peut aller jusqu'à mépriser leur propre communauté. À l'inverse, d'autres valorisent leurs différences, stratégie qui peut mener à l'engagement politique et qui n'est pas non plus à l'abri d'excès. Ces diverses stratégies dépendent de facteurs spécifiques: traits culturels, courants politiques, liens communautaires.



L'identité négative chez les jeunes immigrés

Hanna Malewska-Peyre*

Les immigrés vivent plus souvent que les «natifs» des conflits de valeurs. Chez leurs adolescents, ces conflits peuvent mener à la rupture familiale, mais surtout à des sentiments de rejet et à une image négative de soi et des autres. La crise d'identité s'aggrave si les messages envoyés par l'environnement social sont contradictoires ou incohérents. S'ils ont un caractère négatif, l'image de soi est menacée par la dévalorisation. C'est le cas des stéréotypes racistes et des réactions xénophobes. La réponse la plus dangereuse est l'intériorisation de l'image dévalorisée. Des jeunes réagissent agressivement ou refoulent l'expérience raciste en la niant. Pour certains, l'assimilation recherchée peut aller jusqu'à mépriser leur propre communauté. À l'inverse, d'autres valorisent leurs différences, stratégie qui peut mener à l'engagement politique et qui n'est pas non plus à l'abri d'excès. Ces diverses stratégies dépendent de facteurs spécifiques: traits culturels, courants politiques, liens communautaires.

L'objectif premier de cet article est d'analyser la construction de l'identité négative chez les adolescents issus de l'immigration, ainsi que de décrire les stratégies utilisées dans les situations de dévalorisation.

L'identité ne se forme pas dans un vide, mais dans un réseau de relations sociales, dans une société donnée, avec son histoire, sa culture et sa structure propre. Nous insisterons sur le *contexte* de la formation de l'identité, surtout sur un élément de ce contexte, qui est la xénophobie et la discrimination raciale.

Ce concept est utilisé maintenant non seulement par les psychologues, mais aussi par les historiens et les sociologues. En psychologie la notion de l'identité sociale a été développée pour examiner les relations entre la dimension sociale et la dimension personnelle de l'individu; entre son environnement endogène (la mémoire de sa trajectoire biographique, les sentiments qui concernent son corps) et son environnement exogène, représenté par les autres et la société avec ses valeurs, ses normes et attentes liées aux normes et aux rôles

* L'auteure est maître de recherche au Centre de recherche interdisciplinaire de Vauresson en France.

sociaux. Le développement de cette problématique s'inspire largement des travaux de M. Zavalloni et C. Louis-Guérin (1973, 1984).

Selon Zavalloni (1980), les racines de ce concept remontent à Freud et à Durkheim, à la question sur l'intériorisation des valeurs et des normes sociales. Les valeurs intériorisées au cours du processus de socialisation diffèrent selon les cultures et différents groupes sociaux. C'est pourquoi un changement d'ordre culturel et historique, qui est le lot des immigrés, peut se révéler traumatisant pour la formation de l'identité. Les valeurs sont considérées par nous comme un élément important de l'identité. L'identité sociale est définie par l'appartenance aux groupes sociaux. Cette appartenance donne le sentiment de *nous* et d'*eux* par rapport aux groupes exogènes (Zavalloni, 1973), qui professent des valeurs différentes.

Le test «Qui suis-je?» permet une première approche pour cerner l'identité. Les répondants se définissent *tantôt dans les termes qui décrivent l'identité personnelle*: je suis intelligent, je suis sensible, je suis brun, *tantôt dans les termes des rôles sociaux ou l'appartenance aux groupes*: je suis protestant, socialiste, médecin, ouvrier, je suis une femme, un homme, je suis Arabe, je suis Polonaise.

Il y a des répondants qui se définissent par les valeurs en utilisant les «pour et contre»: je suis contre la guerre, je suis pour la paix. Les autodescription en terme d'appartenance sociale ne sont pas neutres mais contiennent des valeurs, quoique exprimées plus implicitement. Être socialiste, protestant, c'est aussi adhérer à certaines valeurs, être mère ou père de même, surtout si l'on choisit d'utiliser ces termes pour se décrire en répondant au test «Qui suis-je?».

Pour Pierre Tap (1985), l'identité personnelle paraît être «un système dynamique de sentiments axiologiques et de représentations par lesquels l'acteur social, individuel ou collectif, oriente ses conduites, organise ses projets, construit son histoire, cherche à résoudre les contradictions et à dépasser les conflits en fonction de déterminations diverses liées à ses conditions de vie, aux rapports de pouvoir dans lesquels il se trouve impliqué, en relations constantes avec d'autres acteurs sociaux, sans lesquels il ne peut ni se définir, ni se (re)connaître».

L'accord se fait actuellement pour définir l'identité personnelle comme un ensemble de sentiments et de représentations se rapportant à soi.

L'identité, structure stable ou processus structurant?

Plusieurs points font pourtant l'objet de discussions. Pour Erikson, l'identité personnelle est définie dans les termes d'unité, de continuité et de similitude à soi-même, sa préoccupation c'est la permanence et la continuité de l'individu à travers ses différentes actions et relations. Nous sommes une constellation unique de faits biographiques, ce qui d'ailleurs fait notre singularité. Sur ce dernier point beaucoup de chercheurs insistent, notre identité se forme aussi bien par les processus des identifications que par les processus de différenciations (Codol, 1978; Kasterstein, 1978).

La continuité laisse penser à la stabilité. Mais la plupart des auteurs évoquent aussi bien les changements, les modifications de l'identité en vue de l'adaptation. On parle même des identités circonstancielles (Kasterstein, 1986) qui s'adaptent aux exigences des situations et des rôles différents.

Camilleri (1982) dit à ce propos: «Notre devenir individuel est fait au moins autant d'altérations que de constance: et pourtant nous ne disons pas à chacune de ces modifications, qui peuvent être quotidiennes, que nous sommes devenus une autre personne, en rupture avec la première. En fait nous ne restons pas le même en excluant le changement mais en négociant... son articulation avec ce qui l'a précédé...».

Les expériences nouvelles, la formation des nouvelles représentations et des nouvelles valeurs posent non seulement le problème de la stabilité, mais de la *cohérence* d'ensemble de nos représentations de soi et de l'univers. La cohérence du système cognitif a été considérée comme très importante dans la pensée occidentale, il suffit de rappeler la théorie de la dissonance cognitive de Léon Festinger (1957) où la norme de cohérence est considérée comme un besoin (désir) qui motive les personnes à réduire les contradictions. Dans ces recherches expérimentales, il démontre la force de cette motivation. Codol souligne également le besoin de cohérence et de constance dans le temps. Concernant l'image de soi, c'est ici, à proprement parler, *le sentiment de l'identité à soi-même* qui est en jeu. Au sens strict, l'identité d'un individu est ce qui fait que cet individu demeure identique à lui-même dans l'espace et le temps. Pourtant, plus loin, il écrit: «... une distance sépare toujours les consciences de ce que l'on est et de ce que l'on fait, du désir de ce que l'on voudrait être et ce que l'on voudrait faire... La conquête et l'établissement d'une identité ne sont ainsi que le résultat, toujours provisoire, d'un effort sans cesse renouvelé...».

Même chez cet auteur, le concept d'identité est donc loin de l'immobilité.

La constance et la stabilité ont été très longtemps valorisées dans nos sociétés, et même considérées comme sources de pouvoir et d'influence. L'homme constant et cohérent avec lui-même est respecté et maître de son environnement. Les recherches de Moscovici (1979) démontrent l'influence d'une minorité constante dans ses opinions, sur les opinions d'une majorité, exprimant d'autres points de vue.

Où est la frontière entre la constance et la rigidité? La cohérence est-elle d'ailleurs liée à la constance? En observant les stratégies identitaires des immigrés nous pouvons noter d'une part les stratégies ayant pour but l'adaptation à la société d'accueil, d'autre part la préservation de soi-même, d'une identité axiologique appelée parfois «la fidélité à soi-même».

Pour beaucoup d'auteurs les valeurs (ou les sentiments axiologiques) constituent le noyau de l'identité. Les valeurs restent-elles stables au cours d'une vie? Il est difficile de répondre à cette question, étant donné «l'extensibilité» du terme valeurs, mais dans toutes ses acceptions (vision du monde, noyau central des significations, principes des choix, préférences, critères du jugement) il est difficile de soutenir la thèse de leur immuabilité.

Le problème est controversé mais le changement des valeurs centrales ne se passe jamais sans résistance (Malewska, 1991).

Il est certain que les immigrés vivent plus souvent que les «natifs» des conflits de valeurs. Dans nos propres recherches (Malewska et al., 1982) nous avons constaté que si la distance culturelle entre le pays d'accueil et le pays d'immigration était grande, dans le cas des adolescents ces conflits menaient souvent à une rupture familiale. Cela arrive fréquemment chez les jeunes filles de culture islamique. Au cours de ces recherches nous avons entendu ces jeunes filles dire: «Je ne suis d'accord avec aucune idée de ma famille... ni la religion qui dit que la femme est inférieure à l'homme et qu'il peut la battre comme il veut, ni la manière de vivre, de s'habiller, de parler, ni la place que tient la famille et ses commérages...».

Les désaccords fondamentaux qui mènent aux interactions conflictuelles provoquent souvent des rejets, des ruptures et une *néga-tivité de l'image de soi*, des uns et des autres.

Formation de l'identité négative¹

Nous pouvons constater que le jugement positif ou négatif porté sur un individu est dans une large mesure fonction de sa réponse aux attentes du groupe. L'individu sera jugé d'autant plus négativement que son comportement ne correspondra pas aux attentes. Il est très facile d'observer que, dans la situation de différences culturelles entre les valeurs et les normes des sociétés d'origine et d'accueil, les adolescents immigrés se trouvent souvent dans cette situation, parce que les attentes résultent des normes qui définissent les rôles sociaux.

Pour ne donner qu'un seul exemple, nous évoquerons le rôle sexuel de la culture islamique prescrivant, pour les jeunes filles, des comportements qui entravent sérieusement leur adaptation en France. Ces filles ont le choix entre la déception des parents ou le rejet par le milieu des copains. En tout cas elles seront mal jugées et auront des conflits et des difficultés d'identification.

L'individu participe à différents groupes, ses interactions changent, et c'est ainsi qu'il peut être successivement reconnu ou renié par les autres. Nous pensons pourtant que la reconnaissance des autres tout en étant une condition nécessaire de l'image positive, n'est cependant pas une condition suffisante. Malgré cette réserve, dans notre analyse nous prendrons très sérieusement en considération l'image qui est «renvoyée» à l'individu par les autres, son groupe et la société. C'est ainsi que nous rappelons nos hypothèses:

1. La crise d'identité s'aggrave si les messages envoyés par l'environnement social sont contradictoires ou incohérents.
2. Si la plupart des messages envoyés par les autres ont un caractère négatif, l'image de soi est menacée par la dévalorisation.

Le facteur de reconnaissance par les autres est très important au cours de l'adolescence, où l'écart entre l'image de soi de l'adolescent et l'image que se font de lui les autres est inévitable. Les stéréotypes sociaux peuvent stigmatiser les membres de certains groupes indépendamment de leur comportement réel.

Dans nos recherches (Malewska et al., 1982; Malewska, *et al.*, 1985) nous avons pu constater l'influence des stéréotypes racistes et des réactions xénophobes sur l'image de soi des jeunes immigrés. Nous avons pu constater des corrélations significatives entre l'expérience du racisme et l'image de soi chez les jeunes issus de l'immigration portugaise, et surtout de l'immigration maghrébine.

Nos contacts avec des jeunes de la banlieue parisienne au cours d'une recherche action ont montré que le racisme provoque une vraie souffrance et empêche l'insertion dans la vie sociale.

Raïssa nous disait: «C'est normal que je ne trouve pas du travail, non? Beaucoup de Françaises n'en trouvent pas... alors moi, étrangère...».

Mohamed nous disait: «Je ne cherche plus du travail, en tout cas je sais que les employeurs ne me prendront pas, avec ma gueule d'Arabe...».

Le test des phrases à compléter, que nous avons entre autres utilisé au cours de la recherche citée, révèle fréquemment l'auto-attribution de l'image négative, par exemple: «Je me sens résigné, je me sens bon à rien, je crains d'échouer à l'école, je ne suis qu'un pauvre mec, l'avenir me paraît sombre, ou même je suis un «sans avenir».

La phrase à compléter «On pense de moi...» est complétée souvent par: que je suis «méchante», «bête», «un voyou», «un délinquant», «un sauvage».

Ces auto-descriptions sont le contraire de ce que Codol décrit comme l'identité positive: «Se concevoir soi-même comme la source d'effets particuliers, avoir le sentiment que l'on peut influencer sur les choses et les êtres, diriger ou maîtriser, au moins partiellement, des événements...».

Chez les jeunes immigrés, très souvent, le sentiment d'impuissance est très fort par rapport aux adolescents français, et parfois le sentiment d'infériorité plus ou moins conscient.

Il faut ajouter que les conditions de socialisation ne sont pas les mêmes pour les Français et les immigrés. Il ne s'agit pas seulement de conflit culturel. Le contexte objectif, juridique et politique, est moins favorable. Les parents des immigrés qui n'ont pas la nationalité française ne sont pas considérés comme des citoyens à part entière; ils ne votent pas, leur durée de séjour peut être écourtée, la menace d'expulsion est réelle. Leur statut économique est faible. La vie des immigrés est marquée par l'insécurité. Les jeunes issus de l'immigration subissent plus souvent l'échec scolaire. Dans nos recherches l'échec scolaire était significativement corrélé à l'image négative de soi. Enfin des jeunes sont surreprésentés dans la population des mineurs de justice par rapport aux Français, parfois d'ailleurs pour des raisons formelles comme le manque de permis de séjour, ce qui est considéré comme un «délit contre les documents». Le passage par la justice (arrestation, jugement, placement dans une institution) est

également corrélé avec l'image négative de soi, mais ce sentiment est le même chez tous les jeunes, aussi bien Français qu'issus de l'immigration. Selon ces données nous ne pouvons pas parler de délinquance spécifique des jeunes migrants, sauf les délits «contre les documents» liés à leur statut.

Nous avons constaté que l'image négative de soi est plus fréquente chez les adolescents immigrés que chez les adolescents français.

Stratégies pour éviter la dévalorisation

Le point de départ de l'analyse des stratégies identitaires est une constatation que la dévalorisation de l'image de soi, de même que l'identité négative, est une souffrance. Ce sentiment est d'autant plus pénible qu'il est durable. Par conséquent, l'individu développe les mécanismes de défense, ou même des séquences de comportements, que nous appellerons les *stratégies*, pour diminuer ou éviter cette souffrance.

Pour comprendre le choix de tel ou tel mécanisme de défense, ou de telle ou telle stratégie, il faudrait étudier non seulement l'acteur de cette stratégie, mais également son environnement social.

La réaction la plus dangereuse du point de vue de la construction de l'identité est sans doute *l'intériorisation de l'image dévalorisée* renvoyée par la société. Elle implique un effacement, une soumission, sinon une culpabilité de l'être qu'on est. Au cours des interviews, les filles immigrées manifestaient souvent cette attitude de soumission. Nous avons entendu ces expressions au cours des interview: «Je suis une Portugaise *pourtant* je suis sympathique», «Je suis une Antillaise mais je ne me mêle pas avec des garçons antillais, ils sont tous fous, j'aimerais sortir avec des Français», «Ma mère me dit «Ne fais pas d'histoires, tiens-toi à ta place...»». La stratégie acceptée c'est «de ne pas se faire remarquer», d'être comme les autres, de préférence comme les Français, mais sans l'ambition de le devenir. Ne pas provoquer, ne pas déranger, ne pas trop demander, ne pas se faire remarquer, vivre tranquille dans son coin.

Pour autant que nous ayons pu l'observer, ces stratégies sont utilisées par des jeunes relativement isolés, des familles plutôt mal intégrées.

Une autre attitude, c'est de réagir agressivement envers ceux qui montrent du mépris et du racisme. Il s'agit ici plutôt d'une réaction active à un stimulus douloureux que d'une stratégie. Quand Mohamed

dit: «Dès que j'entends «sale bougnoule», je cogne», il s'agit d'une réaction émotionnelle violente, mais qui trouve ses racines dans les traditions arabes de défense de son honneur.

Cette agressivité réactionnelle s'exprime parfois par des comportements ou une idéologie revancharde, ayant pour objectif de faire peur à l'adversaire.

Une autre réaction, qui peut difficilement être appelée stratégie n'étant pas toujours consciente, est le *refoulement de l'expérience raciste*, par sa négation. On nie l'existence du racisme en apportant la preuve de son expérience personnelle («Je n'ai jamais rencontré une personne raciste»). On refuse d'être concerné par le racisme ou on a tendance à minimiser ses effets («Sale bougnoule», ils disent ça pour rigoler... Moi et mes copains on n'écoute pas, on essaie d'oublier...»). Effectivement, certains d'entre eux réussissent à l'oublier. Par exemple un jeune maghrébin qui affirmait n'avoir jamais rencontré de racisme, à la fin de l'interview nous a raconté l'expérience du refus d'entrée dans un café. C'est une stratégie de déréalisation de la réalité pour pouvoir la supporter (Malewska, 1992).

Parfois cette attitude d'élimination du racisme comme sujet de préoccupation est consciente: «On peut rien faire contre le racisme en France, autant «faire avec», c'est-à-dire comme s'il n'existait pas. C'est un choix à faire», «Je ne me bagarre pas, le racisme, je l'ignore». Cette stratégie peut avoir une variante plus sophistiquée: «les racistes sont tous fous ou débiles, on ne se préoccupe pas des paroles des fous, on les évite.» Il a ajouté: «Au fond, les racistes, je leur rends bien leur mépris, mais je ne le manifeste pas, ça ne me préoccupe pas trop.» Dans l'interview d'un étudiant d'origine asiatique j'ai entendu dire: «Ma culture m'enseigne la politesse, je ne réagis jamais.» Par rapport à l'environnement extérieur, les deux stratégies sont des stratégies passives. On règle le problème dans son intérieur, on ne fait rien pour changer sa situation, ou la situation de son groupe. On peut se poser la question: dans quelles circonstances l'attitude de cet étudiant, plutôt réservé, pourrait s'extérioriser?

Une autre stratégie solitaire, mais active, est la *stratégie assimilatrice*. Il s'agit ici de s'assimiler au dominant, de chercher une ressemblance qui peut aller jusqu'à l'intériorisation de la culture dominante et la négation de sa propre différence; cette stratégie est appelée «passing» dans la littérature américaine.

Il s'agit de renoncer à sa propre identité et d'essayer de ressembler le plus possible au type occidental aussi bien physiquement que

culturellement. Cette stratégie peut comporter plusieurs démarches pour gommer sa différence physique: colorer ses cheveux en blond ou en roux, éclaircir le teint avec des crèmes², gommer ses origines culturelles, par exemple, par un changement de prénom, par un certain conformisme dans sa façon d'être, qui peut aller parfois jusqu'à l'affichage du mépris envers sa propre communauté. Ces jeunes se disent plus souvent que les autres de mentalité française ou, tout court, Français. C'est une stratégie choisie beaucoup plus souvent par les filles, surtout les Maghrébines, dévalorisées par rapport aux hommes par la culture islamique.

Cette stratégie n'est pas toujours possible, son coût psychologique étant trop élevé. Jean Galap le montre dans ses recherches sur la population des étudiants antillais qui ont un statut administratif et juridique de Français, et qui sont venus en métropole avec un désir plus ou moins conscient de devenir semblables ou au moins d'être reconnus semblables. Beaucoup d'entre eux, après avoir rencontré le racisme, ont commencé à revendiquer leur différence.

Galap cite des exemples de racisme inconscient qui fait encore plus de mal qu'un racisme ouvert: «Les expressions «Toi, tu es comme nous...» ou «Toi, tu es clair de peau», qui se veulent des compliments (!), véhiculent une opinion à connotation raciste. Elle révèle chez celui qui l'emploie l'adhésion, peut-être inconsciente, à un système de préjugés dont le moindre n'est pas la croyance à la supériorité de la peau blanche. Le sujet métissé concerné... est mis en demeure de prendre position contre une moitié de lui-même, ce qui, au niveau de l'imaginaire, signifie la nécessité de refouler, de renier tout ou partie du système culturel inhérent à cette part de filiation... S'il accepte, il est convié à une resocialisation qui passe inéluctablement par le rejet de tout ce qui évoque la partie de lui-même et de sa culture non acceptable. Il s'agit bien là d'une véritable mutilation.»

C'est ainsi que l'idéologie assimilationniste, conclut Galap, est productrice d'ethnicité et même de racisme à rebours. Les étudiants en question sont revenus vers *la valorisation de leurs propres différences*: de la négritude, de l'histoire difficile de leur communauté. Ses recherches sur les enfants antillais scolarisés en région parisienne montrent des attitudes différenciées: un petit groupe envisage son avenir dans le cadre du retour au pays, la plupart souhaitent rester en France, garder la nationalité française (même en cas d'indépendance de la Guadeloupe et de la Martinique), s'intégrer à la vie en France en gardant leur différence: semblables, ils se veulent différents, ils veulent rester eux-mêmes, mais en France. Le troisième groupe tente l'assimilation.

Neutralisation de la différence discriminatoire

Dans une recherche sur 500 jeunes, à la question «Qui suis-je?», nous avons souvent entendu la réponse: «Je suis un jeune» ou «Je suis une jeune», avant que d'autres traits attribués à soi apparaissent, avant que l'on se définisse comme un Français, un Algérien, un immigré. Cette «identité jeune» ne sépare pas les immigrés des Français. Les uns et les autres sont tous jeunes dans un moment donné dans une société donnée, dans l'époque où ils vivent.

C'est le mouvement Convergence, en 1984, qui a inventé un discours sur l'égalité et la pluriculturalité, l'expression du désir d'un commun discours politique des jeunes, sans gommage artificiel des racines, des origines différentes.

Ces dernières stratégies dépassent les stratégies individuelles, mais apportent des solutions aux problèmes individuels, à la dévalorisation et la négation de la singularité, de la différence, et offrent parfois des possibilités d'intégration avec le statut «différents et semblables».

C'est souvent en s'accrochant aux *valeurs supra-nationales*, comme l'idéologie égalitariste ou l'idéologie des droits de l'homme, que les jeunes enfants de migrants construisent leur identité et trouvent leurs raisons de vivre, en sortant de l'étroite communauté nationale, vers un univers plus vaste.

Ces valeurs, qui font appel à l'égalité, aux droits de l'homme, sont communes aux Français et aux immigrés. Elles ont été véhiculées plus tard par le Mouvement SOS Racisme, dans les années 1980.

Revalorisation de l'identité collective

En fait, pour éviter la dévalorisation, *il faut accepter et même valoriser sa différence*. Cette stratégie est utilisée surtout par les jeunes qui ont gardé des liens avec leur communauté et qui ont su s'organiser.

La stratégie de revalorisation de l'identité collective et personnelle est une stratégie active. Cette stratégie peut mener vers un engagement politique plus ou moins actif, mais peut s'exprimer aussi par l'idéalisation de sa propre culture et le développement d'une attitude critique envers la civilisation occidentale.

Cette réaction d'opposition au courant raciste rejette l'image renvoyée par la société xénophobe, survalorise parfois sa propre différence et conduit à une attitude de revendications. C'est ainsi, pour

ne citer que les exemples les plus frappants dans les écrits de certains auteurs antillais, que la revalorisation de l'Afrique implique en corollaire la dévalorisation de l'Europe colonialiste et inverse l'ordre des associations idéologiques admises communément. L'Afrique devient douceur, culture, civilisation; l'Europe, sauvagerie, barbarie, guerre (Jardel, 1984).

Le mouvement des Beurs (enfants des immigrés arabes) peut être considéré comme un autre exemple de revalorisation de leur identité et de leur différence. Ces enfants de migrants se démarquent, d'une part, de leurs parents par leur désir de «faire mieux», d'occuper une meilleure position sociale, par leur engagement politique qui s'exprime par la revendication du droit de vote et leur participation dans la vie politique française; d'autre part, les Beurs se démarquent des «Français de souche», ils souhaitent garder leurs racines, parfois même leur nationalité. Certaines de ces stratégies sont réactionnelles et marquées d'agressivité; elles évoluent avec le temps. Ce mouvement s'est épuisé. Ces thèmes ont été de nouveau introduits dans le débat sur l'immigration par les intellectuels issus de l'immigration, groupés autour du journal *Sans Frontières*.

Contexte sociétal et stratégies

Au début de cet article nous avons évoqué l'importance du contexte. Le contexte de l'immigration a changé en France à la fin des années 80. L'importance de l'immigration a changé les attitudes de la population. En 1990, 42% des Français déclarent éprouver de l'antipathie pour les Maghrébins et 37% pour les Beurs, 70% estiment qu'il y a trop d'Arabes et de musulmans en France (Dubet et Lapeyronnie, 1992, 147). Ce changement d'attitudes est dû entre autres à la politique de l'urbanisation. Dans les banlieues des grandes villes françaises est reléguée la population pauvre et une bonne partie des immigrés. Dans ces banlieues sont apparus brusquement des problèmes d'immigration, de chômage, de délinquance juvénile, d'insécurité et de cohabitation de populations différentes. La ségrégation suit l'exploitation et les banlieues commencent de plus en plus à ressembler aux ghettos ethniques, aux quartiers d'exil. La «Délégation interministérielle à la ville» a recensé 400 «quartiers sensibles», situés pour la plupart à la périphérie des villes et caractérisés, entre autres, par l'importance de leur population immigrée. F. Dubet et D. Lapeyronnie, dans leur livre *Les quartiers d'exil*, les décrivent ainsi: «La banlieue est loin, abîmée, isolée et abandonnée. Sans emploi, les jeunes galèrent entre les petits boulots et les combines de survie.

Parfois la drogue génère une véritable économie du trafic, source de violence et de la délinquance omniprésente... Des incidents fréquents et quasi quotidiens opposent les jeunes aux forces de l'ordre, aux gardiens et aux vigiles. La combinaison de la haine et de la délinquance rend la violence excessive et gratuite.» La police, qui devient un symbole de l'ordre social, ressenti comme injuste, est la cible préférée de cette violence, soulignent les auteurs. Le néologisme «la galère» désigne une vie désorganisée, délinquante parfois, instable toujours, ressenti comme une injustice. Il est né dans ces banlieues qui ressemblent de plus en plus au Bronx ou à Harlem à New York. Pour ne pas être exclus, ignorés et méprisés, les jeunes des banlieues «se rappellent» à la société. Ils se rappellent par des émeutes, par des bagarres. Ils revendiquent l'égalité des chances, l'égalité de vivre, d'être des citoyens à part entière. L'émeute est-elle une stratégie ou une réaction? Dans la violence il y a toujours une rupture de sens, le sentiment de nécessité, de l'immédiateté. Mais la société ne peut pas l'ignorer. C'est une force, une arme.

Conclusion

Quels sont les facteurs qui provoquent (ou facilitent) l'utilisation d'une stratégie ou d'une autre?

Premièrement, nous constatons que les stratégies ne s'excluent pas mutuellement. Un individu peut utiliser *paradoxalement* des éléments qui paraissent opposés (Olivier, 1985), cela dépend de sa situation.

Deuxièmement, les stratégies individuelles dépendent souvent de la situation des groupes minoritaires (immigrés) dans la société d'accueil, et de leurs identités collectives. C'est ainsi que dans le cas de «racialisation» des relations humaines, un phénotype très différent peut exclure l'assimilation (travaux du colloque AFA, janvier 1986). Un trait culturel (religion) jugé «inassimilable» par la société dominante peut jouer ce rôle, ou encore une volonté farouche du groupe (ou d'ailleurs de l'individu) de garder sa différence.

Face aux préjugés et aux discriminations évidentes, le groupe (et l'individu) peut vouloir redéfinir sa place «assignée» ou son rôle prescrit. Exemple: Beurs en France, Euro-Black en Grande-Bretagne. Les variantes des stratégies collectives dépendent des courants politiques du pays d'accueil. L'immigration, avec son cortège de problèmes démographiques et sociaux, de controverses idéologiques autour de la nationalité et des droits des immigrés, renforcés encore par la création de l'Europe, reste un thème politique important.

Troisièmement, les stratégies individuelles dépendent non seulement des stratégies collectives, mais des liens entretenus avec le pays d'origine, des projets familiaux par rapport au retour, du statut occupé dans l'un ou l'autre pays.

Quatrièmement, le «choix» des stratégies solitaires ou collectives, passives ou actives, dépend des conditions de socialisation et d'attachement aux valeurs de la communauté.

Le «choix» d'une stratégie dépendra des finalités de l'identité: de valorisation par différenciation ou assimilation, mais aussi bien des situations vécues par l'individu ou le groupe social.

L'immigré, qui souvent ne cherche qu'à éviter la misère, la guerre ou la persécution politique dans son propre pays, devient un objet politique dans le pays d'accueil; ses enfants partagent son sort.

Dans le contexte de sa vie, l'immigré, confronté aux changements et aux conflits, doit, plus que quiconque, faire des choix entre les adaptations, entre l'alternance et la constance de ses valeurs et de ses attitudes.

NOTES

1. Dans cet article nous appuyons sur des recherches effectuées sous notre direction à Vaucresson, en France, notamment:
 - 1) La recherche sur la crise d'identité et la déviance des jeunes immigrés, publiés sous ce titre (voir bibliographie). Cette recherche comparait 500 adolescents maghrébins, portugais et français issus de classes défavorisées en utilisant plusieurs techniques: interviews semi-directives, test des phrases à compléter, test «Qui suis-je?», test des choix alternatifs de valeurs.
 - 2) La recherche-action menée avec une équipe de travailleurs sociaux et un groupe d'adolescents, enfants de migrants, dans une banlieue parisienne (voir bibliographie). La méthode principale de cette recherche est l'observation.
2. À Paris il existe toute une industrie qui produit et exporte des crèmes pour blanchir la peau et une chaîne de boutiques qui vendent ces produits.

RÉFÉRENCES

- CAMILLERI, I., 1982, *Changements culturels, problèmes de socialisation et construction de l'identité*, Actes du Colloque de Syracuse 1982, CRIV, Vaucresson.
- CODOL, J.P., 1978, *Les communications au cours du Colloque sur l'identité sociale et la différenciation sociale*, Université de Rennes II, ronéoté.

- DUBET, F., LAPEYRONNIE, D., 1992, *Les quartiers d'exil*, Seuil, Paris.
- ERIKSON, E.H., 1963, *Childhood and Society*, 2^e éd., W. Norton, New York.
- FESTINGER, L., 1957, *The Theory of Cognitive Dissonance*, Row Peterson and Co., New York.
- GALAP J., 1986, *Ethnicité et sociétés: exemple Antillais*, Colloque AFA, Paris (texte dactylographié).
- JARDELL, J.P., 1984, Identités et idéologies aux Antilles françaises: Négrisme, négritude et antillaise, *Recherches sociologiques*, 15, n° 2/3, 223.
- KASTERSTEIN, J., 1978, *Les communications au cours du Colloque sur l'identité sociale et la différenciation sociale*, Université de Rennes II.
- LIRUS, J., 1979, *Identité antillaise*, Éditions caribéennes, Paris.
- MALEWSKA-PEYRE, H., et al., 1982, *Identité et déviance des jeunes immigrés*, documentation française, Vaucresson.
- MALEWSKA-PEYRE, H., 1991, *La socialisation en situation de changement culturel, La socialisation de l'enfance à l'adolescence*, PUF, Paris.
- MALEWSKA-PEYRE, H., 1991, Réflexions sur les valeurs, l'identité et processus de socialisation, *Droit et Société*, n° 19, 215-224.
- MALEWSKA-PEYRE, H., 1990, *Stratégies identitaires*, ouvrage collectif, PUF, Paris.
- MOSCOVICI, S., 1979, *Psychologie des minorités actives*, PUF, Paris.
- PARSONS, T., SHILS, E., 1951, *Toward a Theory Action*, Free Press, Glencœ.
- SHERIF, M., 1936, *The Psychology of Social Norms*, Harper, New York.
- TAP, P., 1985, *Masculin et féminin chez l'enfant*, Privat ed.
- TOURAINÉ, A., 1973, *La production de la société*, Seuil, Paris.
- ZAVALLONI, M., 1973, L'identité psycho-sociale, un concept à la recherche d'une science, *Introduction à la psychologie sociale 2*, sous la direction de S. Moscovici, Librairie Larousse, Paris.
- ZAVALLONI, M., 1980, Values, *Handbook of Cross-cultural Psychology, Social Psychology*, in Triandis a Brislin eds, Boston, London, Sydney, Toronto, 5, 73-121.
- ZAVALLONI, M., LOUIS-GUÉRIN, C., 1984, *Identité sociale et conscience, Introduction à l'égo-écologie*, Privat, Les Presses universitaires de Montréal, Montréal.

ABSTRACT**Negative Identity and Immigrant Youth**

Immigrants experience conflicting values more frequently than "native" citizens. When experienced by immigrants in their teens, clashing values can give rise to feelings of rejection, as well as a negative self-image and image of others; in some cases, these opposing values even lead to family breakups. The identity crisis worsens if the messages conveyed by the social environment are contradictory or incoherent. If these messages present negative aspects, the self-image is threatened by being discredited, for example in the case of racist stereotypes and xenophobic reactions. The most dangerous response is the internalization of a discredited image. Youth react aggressively or repress a racist experience by negating it. For some, assimilation goes as far as putting down one's very own community. On the other hand, some will place enormous value on their differences and follow a strategy that can lead to political activism, which is not without its own forms of excess. These various strategies depend on specific factors: cultural traits, political trends, community links.

**Invitation à
soumettre un texte**

La Revue canadienne de santé mentale communautaire se propose de publier un numéro spécial portant sur le thème Prévention, enfance et adolescence à l'automne 1994. Les articles de ce numéro spécial devront concerner la promotion de la santé mentale ainsi que la prévention des difficultés émotionnelles et des problèmes d'ajustement chez les enfants et les adolescents. On pourra soumettre des articles traitant de théorie, de recherche, de pratique, de politiques publiques ou de projets novateurs, de même que des recensions d'écrits. Seront aussi considérées les études pouvant avoir des retombées sur la pratique et la recherche, et ayant trait aux facteurs de risque et de protection dans le développement des désordres émotionnels, à l'identification précoce des populations à risque, ou encore, au suivi et à l'évaluation à long terme des interventions. Les articles pourront se rapporter à des programmes de prévention primaire ou secondaire se déroulant en milieu familial, scolaire ou communautaire.

Un résumé du projet d'article doit être soumis à l'éditrice francophone avant le 1^{er} octobre 1993, et le manuscrit intégral avant le 15 décembre 1993, à l'adresse suivante:

Marie-Claire Laurendeau, Ph.D.

Éditrice associée

Revue canadienne de santé mentale communautaire

Service de psychologie

Département de psychologie

Université de Montréal

Case postale 6128, Succursale A

Montréal (Québec) H3C 3J7